

Des bords en plein centre

Sur le quai d'Austerlitz, à Paris, s'est établi pendant quelques mois un camp de migrants et de réfugiés qui a été détruit en septembre 2015, mais où se sont vite réinstallées des tentes ; un camp discret, mal visible, peu médiatisé. Le quai d'Austerlitz, donc, en bord de Seine, en contrebas de la gare du même nom. Bords en plein centre, bords internes de la ville (de la ville vécue, quotidienne, traversée, investie), bords de la visibilité, bords du temps, bords du droit ; c'est d'ailleurs une multitude de bords qui se sont succédé et même acharnés là-bas, dans une histoire qui est pourtant déjà, sur ces rives, comme submergée et engloutie.

Le camp de migrants d'Austerlitz n'était pas le plus visible à Paris ; il y avait pourtant quelque chose de sidérant dans son

emplacement même ; il se tenait en contrebas et en contrepoint, si je puis dire, d'un autre lieu, très voyant celui-ci, la Cité de la mode et du design – sorte de paquebot vert acide, lourd, cru, imposant, assuré, insolent, posé directement sur les rives de la Seine ; le camp s'était établi juste devant, sous l'escalier qui conduisait depuis les rives du fleuve vers une sorte de discothèque en plein air intégrée à cette Cité de la mode, le Wanderlust, dont les migrants pouvaient capter le réseau wifi quelques heures par jour ; aux bords de la mode donc, avec son idée à elle du bien, de ce qu'est le bien, en l'occurrence des biens où gît souvent le bien dans notre forme de vie quotidienne (notre forme de vie, à nous, et cela vaccine déjà contre toute tentation de faire le malin, ou le vertueux, puisque cette pénible Cité de la mode dit bien quelque chose de profondément nôtre et partagé). Une sorte d'indifférence réciproque était en tout cas contrainte de s'installer sur ces bords, puisqu'il fallait beaucoup de volonté

(ou simplement de gêne, de sidération) pour invisibiliser ici le camp ; et, accessoirement, il fallait beaucoup de force d'âme ou seulement d'épuisement pour réussir à s'endormir sous la piste d'une discothèque. Ce camp, et cette Cité, se situaient également en face du siège de Natixis, la banque de financement et de gestion de services de la Banque Populaire, une banque de banque, une banque au carré. Un camp de migrants a ainsi vécu pendant plusieurs mois au bord de ce que notre mode de vie et son empire d'échanges et de visibilité peut avoir de plus *cru*.

Mais il y a plus, et l'on y pense déjà ; il se tenait aussi, ce camp d'Austerlitz, à quelques dizaines de mètres de la BnF, la Très Grande Bibliothèque ; le camp s'était installé à quelques dizaines de mètres de cette scénographie à la fois splendide et inhabitable, avec ses quatre livres murés, dressés et ouverts les uns sur les autres, des livres qui ne sont pas à lire mais à regarder médusés, des livres qui sont des entrepôts de livres, puisque leurs

lecteurs ont été, eux, placés en sous-sol, au bord d'un jardin interdit où, pendant les premières années, tombaient en direct (si je m'en souviens bien) les cèdres du Japon qui avaient été curieusement acheminés jusque-là, harnachés par de lourds câbles jusqu'à ce sol parisien qui ne les voulait pas, qui ne les nourrissait pas.

Et ce n'est pas tout; car c'est encore à quelques dizaines de mètres du camp de migrants, et de la BnF donc, au 43 quai de la Gare précisément, que pendant la Seconde Guerre mondiale les SS avaient ouvert ce qui s'est appelé le « camp annexe d'Austerlitz ». C'est là, tout près de la gare d'où étaient partis certains des premiers convois de déportés, qu'ont été transportés les biens pillés aux Juifs; c'est sur les étagères de cette tout autre bibliothèque, de cette sorte de magasin général nazi, qu'étaient rassemblés les livres, les collections et les objets spoliés et en transit pour l'Allemagne (par exemple ceux de Marc Bloch, ou du fils de

Durkheim); il y avait même une section Enfer, dit-on, dictée par un mouvement de pudeur obscène, dans ce lieu de spoliation aux bords duquel, cinquante ans après, s'est donc édifiée la nouvelle BnF.

Sebald, le romancier de la mélancolie (il vaudrait mieux dire, avec le jeune poète Romain Noël, de la mélancolère), a consacré à cette coïncidence exorbitante quelques lignes dans son ultime roman, *Austerlitz*; quelques lignes seulement, mais très frappantes et très accusatrices : « Sur le terrain vague où s'élève aujourd'hui cette bibliothèque, délimité par le triangle de la gare d'Austerlitz et du pont de Tolbiac, il y avait jusqu'à la fin de la guerre un vaste entrepôt où les Allemands regroupaient tous les biens pillés dans les appartements des Juifs parisiens. [...] Et là-bas, sur la terre-plein d'Austerlitz-Tolbiac, s'est entassé à partir de 1942 tout ce que notre civilisation moderne a produit pour l'embellissement de la vie ou le simple usage domestique, depuis les commodes Louis XVI, la porcelaine

de Meissen, les tapis persans et les bibliothèques complètes, jusqu'à la dernière salière et poivrière »... Sebald exagère, si l'on veut, parce que ce n'est pas exactement au même endroit – un lieu n'a pas ici recouvert l'autre, ne se tient pas à sa place; mais qu'importe, puisqu'il a ainsi nommé cette rencontre, si tragique et si propre au siècle dernier, entre l'histoire de la culture et celle des violences de masse, entre la littérature et les vies vécues sous condition de destruction. Car la culture regarde désormais celui que Malraux avait appelé un « homme précaire » (*L'Homme précaire et la littérature*, c'est le titre de son tout dernier livre, qui disait à sa manière que le lecteur, désormais, est un homme à l'humanité précarisée, quelqu'un qui est aussi mutilable, et exilable, et perdable que ses livres). La culture moderne parle de notre vulnérabilité, elle parle à notre vulnérabilité, et le voisinage exorbitant du camp annexe d'Austerlitz, de la BnF et d'un campement de migrants dit quelque chose de cela; – son

voisinage avec la Cité de la mode et du design aussi d'ailleurs, qui s'occupe de ces objets « d'embellissement de la vie » et de « l'usage domestique » dont parle Sebald, et où nous engageons pour une bonne part notre propre forme de vie.

Dans cette rencontre exorbitante entre l'exil, la persécution, la bibliothèque, et les rêves engainés dans les jolis objets, on pense sans doute à Walter Benjamin. Benjamin dont les papiers ont peut-être transité par le camp annexe d'Austerlitz. Benjamin qui avait ressenti très tôt, tout jeune homme, ce qu'il appelait « le besoin intérieur de *posséder* une bibliothèque ». Emballer et déballer sa bibliothèque, Benjamin y a consacré bien des pages, et bien des jours ; il a connu cela beaucoup de fois dans sa vie, et de façon de plus en plus dramatique, depuis son émigration à Paris en 1933 lorsqu'il a quitté l'Allemagne (comme Spitzer, comme Auerbach, comme toutes ces figures qui ont assumé au cours